

Voir se construire l'intelligence de l'Autre

« En tant que citoyenne ordinaire, je n'imaginai pas une minute pouvoir participer à un atelier aussi éloigné des montagnes de Papouasie où j'habite. L'équipe MdM de Mulia m'a pourtant choisi pour m'y rendre, et je ne saurais jamais assez la remercier pour les envies que cet atelier a inscrites en moi. (...) L'action de conscientisation des équipes d'Afghanistan auprès des groupes à risque de consommateurs de drogue m'a renvoyé aux groupes souffrant d'addiction à l'alcool que nous avons ici, et aux enfants qui sniffent de la colle. Nous n'avons encore jamais approché ces groupes, et je souhaite que nous le fassions. Le témoignage des équipes pakistanaises sur les mariages forcés m'a fait penser aussi à la Papouasie, où, à cause du même phénomène, les femmes fuient leur mari et abandonnent leurs enfants. Je veux aller voir nos leaders religieux, qui sont les seuls à pouvoir entendre ces questions et à croire à la possibilité d'une action. Nous pouvons aussi nous inspirer de ces agents de santé de MdM Niger, qui pour parler planification des naissances, privilégient le contact avec les hommes, avant même le dialogue avec les femmes. (...) Avant l'atelier, je n'avais que des plans et des rêves. Aujourd'hui, je me sens motivée pour apprendre plus – y compris en matière d'informatique - pour être plus efficace auprès de ma communauté. (...) »

Bua Wonerengga, auteur de ces lignes, est agent de santé en Papouasie indonésienne. Elle fait partie de la cinquantaine de personnes réunies du 27 septembre au 1^{er} octobre dernier à Dhulikel (Népal), pour un atelier organisé par Magali Bouchon et le groupe Accès aux soins et DSC de MdM sur le thème « Travailler avec les communautés ».

Comme tous les autres, Bua a pu prendre la mesure de l'extraordinaire diversité des participants de cette étonnante semaine d'échanges : diversité géoculturelle de ces agents de santé, RM, peer educators; diversité d'engagements aussi, puisqu'on a parlé, de soins maternels et infantiles, de RDR, de cliniques mobiles, de microfinance, de planning familial, de plaidoyers, rien que cela !...

Les mots des uns, les concepts des autres

Qu'y a-t-il de commun dans une telle assemblée, cosmopolite et multi-professionnelle ? Peu de choses et beaucoup de choses à la fois.

Lorsqu'on en reste au plan des idées générales, les différences culturelles sont visibles. Incités à définir ce qu'ils entendent par « communauté », « santé communautaire » ou « participation », les ressortissants du Myanmar, du Vietnam, d'Afghanistan, du Pakistan, d'Inde, du Népal, du Niger, de Madagascar, d'Indonésie, de Colombie ou de France donnent à voir des représentations radicalement différentes.

Ce qui a pu être dit, par exemple, autour du mot « communauté » montre à l'évidence que, si l'on peut dire, un mot n'est pas traduit une fois qu'il est traduit.... Pour les uns la communauté se définit par un espace d'appartenance et de vie, composé de personnes partageant la même histoire, les mêmes intérêts, les mêmes ressources. Pour d'autres, elle se définit d'abord par une langue et une culture. Pour d'autres encore, une communauté peut rassembler des gens qui n'ont pas les mêmes valeurs ni les mêmes pratiques, intégrant différentes ethnies ou différents clans. L'exercice sémantique demandé aux participants en début d'atelier est révélateur. L'idée de « collection » en baasa indonesiana, ou la périphrase papoue (*everyone, clans, tribes, all the people living in the same area*) sont évidemment des signifiants très différents du Cong Dong vietnamien (*same situation*) ou du malgache Fokolona (personnes de la même ethnie).

Encore faut-il se garder de toute généralisation ; à l'intérieur d'une même délégation nationale de MdM, on trouve différents types de définitions fonctionnelles de la communauté : lieu de soutien mutuel, lieu de partage du travail, lieu de festivités, lieux de leadership, lieu de culte... D'ailleurs, l'idée même de communauté apparaît loin d'être universelle. Umesh, dynamique délégué indien de MdM, signale que même dans l'Inde des castes, bien des précaires récusent leur appartenance à une

communauté : « *Comment se considérer comme une communauté quand on n'a pas de toit ?* »). Quant aux usagers de drogue afghans, aux séropositifs, aux femmes prostituées chinoises à Paris, ils n'ont absolument pas envie, le plus généralement, d'être catalogués comme appartenant à une communauté.

Vigilance interculturelle

La participation, clé de voûte de cette santé communautaire dont le docteur Frédéric Jacquet a rappelé l'éthique de base (associer les personnes et les groupes de citoyens à prendre part à tout ce qui les concerne, y compris à la prise de décision), ne désigne pas pour tous la même réalité. Sa mise en œuvre fait apparaître de fortes différences de représentations, d'une culture à l'autre, dans plusieurs domaines.

Le rapport au temps d'abord, à l'urgence, à l'efficacité, aux priorités, n'est pas le même rue Marcadet, à Kaboul ou à Tahoua. Les cadres de MdM peuvent l'admettre et le comprendre, ce qui n'empêche cette tension permanente, ressentie par tous à Dhulikel, entre d'une part la nécessité de prendre le temps de connaître le milieu, de mener des études anthropologiques et d'associer les communautés à la définition des projets, et d'autre part les contraintes liées aux exigences des bailleurs de fonds.

Les rapports culturels spécifiques au « sacré », à l' « autorité », au « pouvoir », sont autant d'autres données qui, d'après les témoignages de Dhulikel, doivent être pris en compte pour ne pas imposer une forme standardisée de participation, et éviter de diffuser des outils de communication qui se révèlent souvent totalement inadaptés aux conditions locales.

Intelligence de l'autre

Le chercheur à l'affût de différences de représentations et de comportements culturels peut toujours voir dans un atelier comme celui de Dhulikel un gisement d'informations et d'anecdotes propres à montrer que les promoteurs occidentaux des actions humanitaires n'auront jamais assez de vigilance interculturelle dans leurs politiques d'intervention.

Mais il aurait tort d'en rester au pointage d'écarts culturels, et la magie de l'atelier du mois dernier a de quoi le prouver.

Magie d'abord, de voir subitement les points de vue se rapprocher et une culture commune apparaître au grand jour dès lors que, quittant les discussions sur les concepts pour se rapprocher des pratiques, raconter des histoires, échanger des doutes, l'on se parle du quotidien du travail : lorsque Bua l'éducatrice en milieu papou et Habsatou la Nigérienne échangent sur la manière d'aborder les questions sexuelles dans leurs pays respectifs, l'assistance sent que l'on se trouve sur le même terrain. Lorsque Mélanie du Lotus Bus, les peer educators afghans et les agents de santé vietnamiens parlent outils de prévention du Sida, et discutent autour de la « foire aux outils » organisée par Magali à la fin de la rencontre, on n'en est plus aux différences de concepts. On se comprend immédiatement.

Magie ensuite de voir se construire à Dhulikel une véritable « intelligence de l'autre », capacité des participants à dépasser leurs réactions premières et à construire les conditions d'un véritable dialogue. Après tout, dans une rencontre de ce type, les motifs potentiels d'énervement ne manquent guère : contrariété possible, de la part des délégués asiatiques ou africains, face aux risques de dérive trop parisiennes, trop conceptuelles des organisateurs, aux rythmes proposés, à l'architecture de l'atelier ; contrariété possible, de la part des délégués du siège, face aux temps de prise de parole, aux modes d'utilisation du power point, à ces sujets qui ne sont pas traités comme on voudrait qu'ils le soient.

Pourtant, et cela m'a énormément frappé, chacun a fait preuve d'une extraordinaire ouverture. Non pas de tolérance (ne tolère-t-on pas, par définition, ce que l'on réprouve ?), mais de propension à faire crédit à l'autre d'avoir ses raisons que peut-être ma raison ignore et d'accueil émerveillé de modes d'expression inattendus (ce recours au chant pour exprimer une réalité indicible dans un débat, ces sanglots de la séance de clôture, cette fête improvisée, fédératrice, étonnante).

Il en restera cela, certainement, pour tous ceux qui comme moi ont eu le privilège de participer à l'atelier : une ouverture vers le large, une capacité de regard critique sur ses propres méthodes, une vigilance et l'enthousiasme de Bua. Un Brésilien me disait, pas plus tard qu'hier, qu'à son sens..., il n'est pas d'obstacle interculturel que l'humilité ne permette de vaincre : il m'a ramené en un éclair vers les flancs de l'Himalaya.\$

Michel Sauquet.